

Le blatier

Le blatier, selon le dictionnaire Larousse, est le marchand de blé au marché. On dit aussi un marchand blatier.

Auguste Piguet en dit ceci :

Des blatiers firent une timide apparition, entre autres au Pont où un Rochat se livrait à cet important négoce. Le Chenit connut des blatiers d'occasion seulement¹



Les blatiers, que l'on accusait de faire monter le prix du blé alors qu'il y avait famine, n'étaient pas toujours bien vus. D'aucuns ne durent leur salut qu'à leur fuite. Ces dames, qui tenaient le ménage étaient tout particulièrement hostiles à ce type de professionnel. La chose se passa surtout à l'époque de la révolution à Paris, ou même avant, alors que le blé vint à manquer un peu partout.

¹ Auguste Piguet, *Le Chenit III*, 1971, p. 161



Un métier presque aussi vieux que l'agriculture elle-même.

Un seul de ces professionnels nous est connu. Il s'agit de Jaques Louis Berney de l'Abbaye. En 1801 n'avait cependant que peu pratiqué². On le retrouve sur une autre liste de la même année³. Par contre il a disparu des listes suivantes.

Quant au Rochat blatier du Pont, on en ignore tout.

2001: André ferme boutique

Installé à Lausanne, le très discret groupe d'import-export met soudainement la clé sous la porte, après plus de cent ans de succès

L'aventure de la Maison André avait débuté en 1877 à Nyon, avec l'ouverture par Georges R. André d'un magasin de vente en gros de graines, farines, tourteaux, légumes secs et pâtes, sous le nom de son père, H. André.

² Voir ACA, RI 27, 1801.

³ ACA, Ri 18



Le négoce en céréales: un monde en soi, barricadé par une poignée de clans familiaux. Pendant longtemps, ils furent moins que les doigts d'une seule main à se partager le monde, traquant le grain comme d'autres traquent l'argent. Chaque groupe était même résumé en une lettre, les quatre premières de l'alphabet. A comme André, B comme Bunge, C comme Cargill et D comme Dreyfus.

Mais en 2001, le groupe André & Cie se réduit comme peau de chagrin, les cadres valsent, trois directeurs généraux perdent leur poste, trois administrateurs jettent l'éponge. C'est la descente aux enfers, après plus de cent ans de prospérité.

L'air du large. L'envie de larguer les amarres pour développer les relations commerciales. Parcourir l'histoire du négociant André & Cie, qui n'aura pas survécu au III^e millénaire, c'est évoquer une véritable aventure entrepreneuriale. Faite de hauts et de bas. De succès et d'échecs. De clarté et d'obscurité. C'est en

1877 que tout commence, presque comme dans un conte de fées. A 21 ans, Georges R. André fonde, à Nyon, un magasin de vente en gros de graines, de farines, de tourteaux, de légumes secs et de pâtes, sous le nom de son père, H. André & Fils. Il importe aussi des pâtes d'Italie, pour le marché romand, puis national. En 1905, son fils Henri le rejoint après s'être frotté au monde de la banque, en Angleterre et en Italie. Et, quand la Grande Guerre éclate, la maison vaudoise est solidement établie et sa renommée s'étend.

Du Léman à l'Argentine

Henri transfère la société de Nyon à Lausanne, convainc son beau-frère Alfred Demaurex de quitter le notariat pour venir le retrouver, place ses pions à Gênes et se risque en Argentine, alors immense pays exportateur de céréales. Le succès est au rendez-vous et la Maison André & Cie contribue au ravitaillement de la Suisse au cours de la Seconde Guerre mondiale.

Le clan, très discret, profite de la neutralité helvétique. Dans les années 1970, 300 collaborateurs s'activent au siège de la compagnie, chemin Messidor à Lausanne. La société essaime aux quatre coins de la planète, s'approvisionne dans les silos du Mississippi. La firme se distingue par sa forte flexibilité, les pays exportateurs de céréales pouvant devenir très rapidement importateurs avec l'ouverture des marchés, à l'image de la Russie ou de l'Argentine.

En 1978, André & Cie parvient à vendre du blé aux Saoudiens. A ce niveau, le commerce se rit des situations politiques: la maison négocie avec des pays sensibles, l'Iran, le Yémen, la Corée du Nord... C'est aussi pour cette raison que les dirigeants de l'entreprise prennent soin de fuir médias ou mondanités.

Mais ces diplomates de l'économie sont condamnés à s'adapter sans cesse aux dures conditions de leur métier, sans droit à l'erreur dans les complexes étapes du négoce, qui allient réactivité et compréhension des rouages de la finance et de la logistique. La maison a largement bâti son succès en Argentine. Mais, dès la fin des années 1990, la défaillance d'une banque argentine liée à un groupe espagnol financièrement proche du négociant, et des investissements foireux dans deux sociétés russes, vont considérablement l'affaiblir.

En 2000, elle supprime 225 emplois dont 60 en Suisse. L'entreprise ne parvient pas à s'en sortir, malgré une caution de 173 millions de francs consentie par la Confédération. Le 20 janvier 2001, André & Cie annonce une brutale restructuration du groupe. 850 emplois passent à la trappe, dont 75 à Lausanne. C'est le début de la fin. L'ancien banquier Georges Blum quitte le conseil d'administration en mai, Eric André et Mark Olivier André en juin. La famille prépare la liquidation de l'entreprise, qui n'aura pas survécu à la quatrième génération.

Seules les activités maritimes se poursuivent, dans le cadre d'autres sociétés. Quant au A comme André, il est remplacé, chez les négociants, par A comme

ADM, ou Archer Daniel Midlands. Tout aussi discret qu'André, établi à Rolle, ce négociant américain y emploie aujourd'hui plus de 180 personnes.

L'histoire du négoce plairait à l'économiste autrichien Joseph Schumpeter, théoricien de la «création destructrice», qui toucherait, selon lui, les entreprises qui, comme les humains, naissent, vivent et meurent. (24 heures)